Document généré le 18 avr. 2024 19:27

Spirale
arts • lettres • sciences humaines

SPIRALE

Le problème du moyen contexte
Les héritiers de Don Quichotte III

Louis Hamelin

Numéro 244, printemps 2013

URI : https://id.erudit.org/iderudit/69373ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Hamelin, L. (2013). Le problème du moyen contexte : les héritiers de Don Quichotte III. *Spirale*, (244), 7–9.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le problème du moyen contexte

Les héritiers de Don Quichotte III

PAR LOUIS HAMELIN

Ma femme aime me rappeler que le livre est un objet placé au centre d'une transaction commerciale et qu'il n'y a aucune honte à cela. Mais la première fois qu'elle a posé les yeux sur un exemplaire de l'édition de poche de mon dernier roman, avec sa couverture discrètement barrée d'une formule tirée d'une recension critique annonçant « *le grand roman québécois* », elle m'a jeté un regard en coin, du genre dubitatif. « Est-ce que c'est vraiment une bonne chose ? — Mmmmhh ? — Qu'ils aient eu besoin de rajouter *québécois*, je veux dire... »

Je ne savais pas. Chose certaine, il n'était plus question de continuer à me contenter de voir, dans cette sonore et *jean-éthier-blaisienne* exclamation, un simple clin d'œil à un autre clin d'œil, jadis décoché par bibi, dans un autre livre, au mythe littéraire étasunien par excellence, le *grand roman américain,* et encore moins de songer à me flatter la bedaine. J'étais maintenant forcé de regarder ce *québécois* d'une formule critique modestement convertie en slogan publicitaire comme une épithète possiblement réductrice.

Pablo Picasso, *Don Quichotte*, 1955.

Au début de l'hiver, la lecture d'une critique littéraire parue dans la revue *L'inconvénient*, démolition sans doute justifiée d'un roman dont prenait prétexte l'auteur de l'article pour énoncer en toutes lettres une opinion qu'on voit rarement exprimée d'une manière aussi peu déguisée — à savoir que la littérature québécoise est foncièrement et pour ainsi dire ontologiquement *mauvaise* —, m'a incité à relire *Le rideau* de Milan Kundera. Lecture salutaire qui, au moment où je m'apprêtais à consacrer le troisième volet des « Héritiers de Don Quichotte » à la critique des romans québécois, m'a rappelé qu'il est impossible de parler sérieusement de roman, encore moins de critique du roman, sans aller à cette source de lumière qu'est la trilogie de Kundera sur *L'art du roman,* que clôt *Le rideau* (2006).

« *Il y a deux contextes élémentaires,* y écrit-il fameusement, *dans lesquels on peut situer une œuvre d'art : ou bien l'histoire de sa nation (appelons-le le* petit contexte*), ou bien l'histoire supranationale de son art (appelons-le le* grand contexte*).* » Pour Kundera, ce qui définit l'esprit provincial, c'est l'impossibilité de se projeter dans le grand contexte. Cet esprit se retrouve aussi bien dans les grandes nations que les petites (exemple : un Français qui, répondant à un sondage, place *Les misérables* avant l'œuvre de Rabelais est, aux yeux de Kundera, prisonnier du petit contexte). La littérature mondiale (*weltliteratur*) qu'annonçait déjà Goethe est aujourd'hui devenue une étourdissante réalité. Au départ, j'avais l'intention de me pencher sur la qualité de la critique québécoise — une critique en bonne santé étant une condition *sine qua non* d'une littérature de qualité, comme le veut une équation connue — dans l'espoir d'arriver à formuler une réponse à la question suivante : pourquoi le roman québécois est-il, au plan international, un échec historique aussi flagrant ?

Oui, un échec. Considéré selon le petit contexte, avec notre histoire collective en fond de toile, le roman québécois possède une indéniable vitalité. Dans la perspective du grand contexte, au contraire, son abence crève les yeux. Au-delà des éphémères flambées dues au succès d'un seul ouvrage (Gaétan Soucy, Gil Courtemanche), notre roman n'a pas encore trouvé son Robert Lepage, ni même son Gaston Miron... son homme du Grand Contexte. C'est là une constatation aussi plate que parfaitement incontournable.

Atteinte de gigantisme, rabelaisienne autant que monstrueuse, l'œuvre d'un Victor-Lévy Beaulieu, l'homme qui tutoie Joyce et Tolstoï, gagnerait sans doute à être envisagée à la lumière du grand contexte. Mais pour faire partie de « l'histoire supranationale de son art », encore faudrait-il qu'elle soit diffusée et lue à l'étranger — un article dans *Le Monde* et une sélection dans la liste finale d'un prix littéraire hexagonal ne font pas une réputation internationale. La très volontariste sentence de Miron me revient à l'esprit : « *Il n'y a pas de petite littérature, il n'y a que des littératures mal diffusées...* » Depuis les travaux de François Paré, on sait qu'il existe, sinon des petites littératures, du moins des « *littératures de l'exiguïté* » dans lesquelles la nôtre serait à ranger.

Bien sûr, des mécanismes économiques puissants sont à l'œuvre dans l'édition. Mais si le Québec n'a pas encore produit son romancier-phare, capable de transcender le micro-rayonnement international des quelques centres d'études rattachés à des facultés universitaires, ne serait-ce pas, comme semble le croire une partie de notre institution littéraire elle-même — pour ne rien dire du grand public —, en raison d'une qualité inférieure quasi intrinsèque, sinon même d'une espèce d'inaptitude congénitale à l'universalité ?

Il existe une façon encore plus injuste de poser la question : pourquoi le roman québécois n'a-t-il pas encore son Garcia Marquez ?

***

Septembre 2012. Je suis attablé à l'ombre du château de Vincennes, sur le trottoir d'un café, avec une poignée d'autres auteurs invités au Festival America : un Colombien, un Chilien, une Argentine et un Guatémaltèque vivant aux États-Unis. Mon dernier séjour au sud du Rio Grande date d'une douzaine d'années et ça commence à paraître : à mes bribes d'espagnol sortant tout croche, et qui rendent mes pensées aussi pataudes et titubantes que des nandous essayant de courir avec des *bolladores* dans les pattes, le Colombien répond en plissant diplomatiquement les yeux, le Guatémaltèque avec une moue de mépris, l'Argentine avec un gentil sourire, le Chilien en anglais. En les écoutant discuter entre eux, rapidement largué devant mon verre, je ressens d'abord confusément une souffrance immédiate, celle de l'exclu de n'importe quel groupe, mais à laquelle se greffe bientôt une douleur plus profonde, que je ne tarde pas à reconnaître pour ce qu'elle est : une vile forme de jalousie. Quatre pays, une même langue. Un continent, l'Amérique hispanique, 350 millions d'habitants et 38 variantes d'une seule et même grande culture bouillonnante. Brusquement renvoyé à mon insularité native et paradoxale (l'isolement linguistique d'un francophone en France), c'est comme si j'étais soudain rejeté d'une famille que je ne me connaissais pas. Venus d'un territoire dont l'immensité rattache les pics de glace de la Patagonie aux cactus-cierges du Sonora, ces quatre écrivains baignaient dans un halo dont la chaude familiarité tacite, au seuil de la nuit, illuminait soudain ce petit coin de banlieue parisienne.

« *Entre le* grand contexte *mondial et le* petit contexte *national,* écrit Kundera, *on peut imaginer une marche, disons un* contexte médian. *Entre la Suède et le monde, cette marche est la Scandinavie. Pour la Colombie, l'Amérique latine. Et pour la Hongrie, pour la Pologne ? (...) L'Europe centrale.* »

Le contexte médian, ou moyen contexte, est constitué (très important) d'un ensemble plus ou moins grand d'autres nations vivant les mêmes situations historiques, connaissant les mêmes problèmes, que ceux-ci soient causés par une origine et une histoire communes ou par les mêmes déterminants géographiques, que la nation de référence. Ainsi, les pays latino-américains dans leur relation à l'ancien Conquistadore et à l'Empire américain ; les petites nations de l'Europe centrale culturellement et politiquement écartelées entre deux géants (Allemagne et Russie) ; et les pays scandinaves, nations nordiques de moins de dix millions d'habitants dont le décentrement et le faible poids politique dans les affaires européennes est la condition fondamentale. Et le Québec ? Quel est notre contexte médian ?

Ce ne peut être la France, l'ancienne mère patrie étant d'emblée exclue par son poids démographique et son rôle dominant dans ce qui demeure, à l'état de vestige intello-affectif, une relation de métropole à colonie. La Francophonie ? Si cette entité de papier qui carbure à un mélange de bureaucratie et de volontarisme, et qui peine à transcender sa fragmentation géopolitique devait être notre contexte médian, nous serions dans le trouble. Le Canada est déjà un candidat plus logique. Mais le splendide isolement linguistique du Québec (seul État français des Amériques) dans la mer anglo-saxonne nord-américaine, de même que son endurant élément souverainiste, rendent cette appartenance contextuelle problématique. Pour chercher des comparables, on est forcé de regarder ailleurs.

Le contexte médian de la Catalogne nationaliste, ce n'est pas l'Espagne, mais l'Europe. Pareil pour l'Écosse indépendantiste qui, par-dessus le Royaume-Uni, se projette dans l'Europe des Nations. Le contexte médian du Québec est donc forcément américain. Mais tenter d'habiter, avec des livres écrits en français — précisons : dans une variété de français caractérisée par un écart à la norme parisienne généralement perçu

comme folklorisant et comique —, d'habiter, donc, un espace mythique baignant dans une langue littéraire et commerciale que les États-Unis ont pris un siècle pour imposer au monde entier, représente un défi que le roman québécois n'a pas encore relevé. Nos tentatives d'écrire *américain*, de redevenir, dans nos mots, ces Américains français que nous sommes à l'origine, demeurent, comme le *Volkswagen Blues* de Jacques Poulin, largement cantonnées à l'ordre symbolique. La barrière linguistique n'explique pas tout. L'absence de cette reconnaissance internationale que procurerait un statut de nation libre et indépendante n'explique pas tout. Le manque d'ambition d'une littérature trop frileuse, prompte à se réfugier dans sa mentalité provinciale et ses réflexes corporatistes, n'explique pas tout. Ce ne sont que des parties de l'explication...

Le problème, lui, semble incontournable : le *contexte médian* du romancier québécois s'incarne dans un géant culturel qui traduit au compte-gouttes les littératures étrangères (pour ne rien dire de celles de l'exiguïté...) et qui débite ses histoires et ses affaires dans une autre langue, qui n'est rien de moins que la *lingua franca* universelle du moment. Ça ne fait pas un contexte médian très confortable, ça. Peut-être qu'il serait un peu plus favorable à notre épanouissement culturel si, disons, quatre ou cinq des États qui composent ledit géant avaient le français pour langue officielle ?

Quand on est écrivain, le problème, c'est qu'on ne peut pas faire semblant que la langue n'est pas importante. Qu'elle ne se trouve pas tout au centre de nos préoccupations. On peut décider, bien sûr, de l'abandonner, d'un seul coup, ou bien progressivement. Commencer à mettre plus de mots anglais dans nos livres. Et toujours plus. Or, se folkloriser prend du temps, se convertir à la *globishit* un peu moins, mais les chanteuses et les musiciens sont plus rapides que nous.

***

« *Passeront-ils les frontières ?* », titrait, il y a quelques années, la revue *L'atelier du roman* pour annoncer un dossier sur Jacques Ferron. Et nous ? Passerons-nous les frontières ?

Le blocage du contexte médian fait que le romancier québécois se retrouve, le plus souvent, devant la marche trop haute du *grand contexte,* renvoyé à son petit contexte et à sa perception provinciale de sa propre littérature. Certains croient s'en tirer en gommant de leur prose toute trace du référent québécois, ce qui a le don de leur ouvrir comme par magie les portes des grands éditeurs parisiens. Mais ce n'est pas parce que ton histoire se passe à Omsk plutôt qu'à Sept-Îles que tu vas automatiquement faire partie de « l'histoire supranationale du roman ».

La France, où subsiste apparemment le vieux préjugé voulant qu'il n'y ait pas beaucoup de différence entre une bouse de vache et un roman dont l'action se situe au Québec et qui, circonstance aggravante, a été écrit par un Québécois, n'est heureusement pas le *grand contexte*. Cependant, il est indéniable que cet empire intellectuel et commercial qu'est l'institution littéraire française continue d'élever, entre le monde et les *granzessepasses* du roman québécois, un mur en grande partie fantasmé, et qui a des oreilles pour les chanteuses et les types pittoresques dans le genre de Fred Pellerin.

Il y a environ deux ans, *Le Monde des livres,* supplément littéraire du *Monde,* m'a demandé si j'étais intéressé à faire la critique du dernier roman de Marie-Claire Blais (*Mai au bal des prédateurs,* Boréal, 2010). J'avais plein d'excellentes raisons de refuser que, sensible à la possibilité de voir paraître ma signature dans une publication aussi prestigieuse, j'ai ignorées. Mais une de ces raisons ne m'est apparue que récemment : pourquoi *Le Monde* avait-il donc besoin d'un Québécois pour recenser le livre d'une romancière québécoise ? Probablement parce que, aux yeux de l'intelligentsia française, un roman québécois, même lu à Paris, et même s'il se déroule dans les Caraïbes, ne saurait appartenir qu'au *petit contexte,* à son histoire nationale plutôt qu'à celle, supranationale, de l'art du roman. Il leur fallait donc, pour pouvoir juger des mérites de cet écrit régional, quelqu'un de la tribu. Et là, on parle peut-être de la plus grande romancière québécoise actuelle, et d'un livre qui, réussi ou pas, fait partie d'un cycle romanesque dont les moyens stylistiques et l'ambition formelle sont, de toute évidence, destinés à être éclairés par le *grand contexte* kundérien.

Romancière québécoise, ai-je écrit. Comme dans : *Grand Roman québécois...* Étiquette réductrice, sans doute, sur la grande place mondiale du Marché. Pourtant, j'ai l'impression que ce n'est pas en nous mettant à l'écriture de la sorte de petits machins tellement à la mode dans quelques rues du Septième arrondissement de Paris, exsangues et délicieusement cosmopolites, situés dans des pays lointains ou inventés, que nous arriverons aussi facilement, par des moyens littéraires, à nous débarrasser du Québec.